

J'attends le n°75

Laboratoire de Recherches Créatives



Spécial métro • 1^{er} semestre 2026

J'attends le n°75

Laboratoire de Recherches Créatives

Photo • Séverine Thevenet



Spécial métro • 1^{er} semestre 2026

J'attends le n°1

2011 • 2026

Création

Isabelle Souchet et Ivan Leprêtre

Design

Ivan Leprêtre - jattendslenero1.com

Contact

ivanlepretre@gmail.com

...

Photo 1^{re} de couverture et photos intérieures

Stéphane Issaurat

...

Spécial Métro

Revue gratuite (interdit à la vente).

Les titres et hors-textes de ce numéro ont été composés en **Parisine Standard**, police spécialement conçue pour la RATP par Jean-François Porchez en 1996.

75

Station 03

J'attends le n°75

Laboratoire de Recherches Créatives

Photo • Stéphane Issaurat

Station 04

Sommaire



Station 05

Éditorial

Jamais trop ! • Alain Diot

Prenons

gare de n'être pas trop avare en n'oubliant pas de nous adonner avec beaucoup d'affection, sans trop de précaution, à ces transports qu'on adore et qui nous procurent, c'est sûr, tant d'émotions à foison. Et que leur fréquentation soit quotidienne et plus ou moins sereine, ou qu'elle soit épisodique sans être cependant trop lubrique, tant qu'on est sur la bonne voie, y'a d'la joie, qu'on soit de la classe populaire, sans être amer ni trop sévère, ou de celle des bourgeois, sans être sournois ni trop narquois, quoi !

N'est-il pas étonnant, par tous les temps, de vivre par moment sous terre, à d'autres, en plein air, sans pour autant en faire mystère ? N'est-il pas magnifique, quel que soit le trafic, de vivre cette expérience unique qui nous transporte de porte en porte, qui met à notre disposition toutes ces sortes de stations dont nous retenons les noms bizarrement parce que, probablement, ils sont souvent étonnants, voire, quelle histoire, mirobolants !

Et justement, les portes, elles se portent à merveille car elles n'ont pas leur pareil quand elles nous émerveillent, qu'il pleuve ou qu'il fasse soleil. Et même si la porte dort, les ans passent quand même, et ce n'est pas celle de la muette qui va la réveiller quand la porte devient saine et qu'elle s'échappe,

elle ! Pas question pour autant d'ouvrir la porte du baignoire aux laids - ils préfèrent le bain, eux ! - même en utilisant mon treuil, ou qu'ils se laissent bercer à la porte dorée ! Navrant ! D'ailleurs celui qui choisit le roi peut mener son bonhomme de chemin, évidemment pas de croix, à ce que j'en crois, forcément en passant par le port royal sur le chemin vert, quand le sol fait rhino et qu'il le courbe, son dos, parce qu'il n'aime pas les eaux ni que les mâles herbes l'embêtent, même si les vieilles tuiles rient.

Pas question pour autant d'ouvrir la porte du baignoire aux laids...

C'est qu'entre les parcours, qu'ils soient longs ou qu'ils soient courts, il y a presque concours et quand les cons courent dans les couloirs - au secours ! - c'est la foire ! Parce que même si le métro poli tient son rang, avec toutes ces gares barbares que le métro nomme à l'unisson, à nous en donner un vrai tournis de poule, et pas de celles qui roucoulent, mais de celles, un peu maboules, qui caquettent pendant la quête malgré les remontrances du vicaire en transe, ça rame à mort quand, dans les rames, ça se dévore encore entre âmes et corps !

Il est vrai, à ce qu'il paraît, que bien souvent le métro pique surtout quand il en casse trop, que du monde il en a plein les wagons et qu'il devient, c'est vilain, un train malsain, voire, ça n'est pas trop net, un véri-

table métro tinette ! Et du matin au soir, ça ne sent pas la fleurette dans les couloirs de ce riche lieu, même si on y porte des lilas.

Bien sûr, pour les plus mûrs, ils regrettent sans doute - quelle déroute ! - le temps béni des poinçonneurs précis, ces joyeux fous des petits trous, avec leurs pinces sans rire, sur lesquels on pouvait écrire toutes sortes de chansons tant ils furent de vrais repères austères. Et ce n'est pas l'usage bien sage du passe Navigo à gogo, ce truc de dingo qui nous rend parano, qui va nous réconcilier avec les contrôles de marioles, quand les contrôleurs vicelards se planquent, les fripons, au fil des portillons ! Et les pépères, c'est pervers de nous prendre à revers !

Bon, est-ce qu'on ne se plaint pas trop du métro quand, aux heures de pointe, la populace lasse s'entasse au point que parfois même, elle s'enlace ! Et que dire de la Régie autonome des transports parisiens, nom d'un chien ?! Bon, on va en rester là, ce sera mieux comme ça, parce que de métro, finalement, les garnements, il n'y en a jamais trop !

Alain (t'es rieur !) DIOT

Avril 2026

J'attends le n°75



Station 06

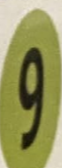
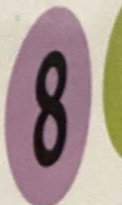
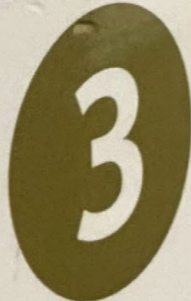
Station 07

J'attends le n°75

CR 245



Châtelet



Station 08

Photo • Stéphane Issaurat

Focus

Pétés les plombs ! • Alain Diot

Bien sûr, tout ça n'est pas vraiment nouveau. On a déjà eu bien du boulot avec le Mussolini joli, tout droit sorti de la Fontana di Trevi, le frère Hitler austère tombé de la stratosphère, le Staline et ses combines, travaillé de la bobine, le Franco, joli coco, pas vraiment bonito, et j'en passe des plus ou moins beaux, plus ou moins chauds, ici en haut, là-bas en bas, qui nous ont bien pourri la vie, du matin au soir à ne plus en pouvoir, d'est en ouest où partout ça empeste. Et il y en a eu bien d'autres mais on va lâcher ici la piste pour ne pas allonger trop la liste.

On aura

beau dire qu'on le sentait venir, on est quand même estomaqué de voir le niveau époustouflant, et surtout tout flan, de l'état du Monde invraisemblable, ça n'est pas croyable, qu'on nous sert aujourd'hui à table ! Ça y est, les plombs ont pétés et ça a dégénérer ! Chères amies et chers amis, on a lâché les fous de partout, c'est moi qui vous le dis ! Si si ! Et restez bien assis, je le redis ! Si si ! Et c'est loin d'être fini, Nini ! C'est vrai que de tout temps, il y a du mou dans le cabestan, mais alors là, on atteint le sommet comme jamais ! Le Monde entier est en train d'exploser parce que sans y prendre garde, on a baissé la garde et les marteaux du caberlot, les dingos sortis du frigo, les frappadingues du chapeau, les empesés du boléro se sont échappés des cachots mal fermés et se sont mis à déblatérer, sans s'étonner, sans se demander s'il était éventuellement possible de penser normalement, ne serait-ce qu'un instant ! Et la galerie est magnifiquement fournie, mes chéries, là-bas comme ici, s'il y en a qui nous envie !

Des mégalos complètement zozos, on en trouve à gogo au coin de la rue...

En fait, on n'a pas fait gaffe et on a cru, comme des perdus, qu'il suffisait d'aller au taff et de gagner sa vie en essayant d'être gentil pour que soit belle la vie et que ça continue à l'infini. Fi ! Il n'en est pas ainsi. Si, si ! Je le reredis ! Et pour nous, pauvres doudous, la guerre, c'était derrière nous. Loin, là-bas, tout en bas. On avait suffisamment donné pour ne pas recommencer, les bébés ! Et ben maintenant nous voilà bouche bée, parce que, faut-il être étonné, ça a recommencé et ça ne semble pas près de s'arrêter ! C'est qu'on était émerveillé en pensant gentiment que, si ça se trouve, Poutine aimait les sardines qu'il butinait dans sa cuisine et qu'il se servait quand même un peu, le mutin, de son sèche-cheveux, le

matin, dans la salle de bain et que, vu d'ici, notre ami Xi, lui, préférerait peut-être les cannellonis et qu'il était prêt à faire bien des lis pour qu'il en trouve de bien cuits, même s'il avait de la peine à dépenser ses renmimbis ! Et n'oublions pas, ce serait un défaut, ce cher Bolsonaro, aujourd'hui un peu flagada mais qui nous a dansé quelques pas chaloupés qui ne lui ont finalement pas rapporté, ce qui fait qu'à la fin, ça n'est pas malin, le pauvre minet sauta ! Il est vrai que comme drôle de bestiau, on a le gros lot avec le gaucho tout chaud à la tronçonneuse nerveuse, le Mileï, quelle merveille, qui a perdu le sommeil à faire le fanfaron sur tous les tons ! Pour autant, c'est loin d'être fini parce que le magasin reste bien plein et que des mégalos, on en trouve à gogo au coin de la rue ou au bout de l'avenue ! N'oublions pas notre ami Kim, le sublime, et sa frangine coquine, Orban qui, lui, vient de glisser sur une peau de banane quand Modri se planque comme une souris et que Khameneï a pété son appareil ! Et puis il y a l'Ukraine et le détroit d'Ormuz, les mollahs, Trump et Netanyahu ! On ne voulait plus voir ça, et pourtant on l'a ! C'est fou de chez fou ! Mais qu'est-ce qu'on a fait de relou, et où, pour mériter ça, nom de d'là ?! On en reste baba !

Alain (dit : « Go ! ») DIOT

Avril 2026

Station 09

Yves Lecoindre

On tomba d'accord pour se méfier des prix Goncourt rarement immortels, et adorer le temple incarné par la bibliothèque F. Mitterrand.

La discussion dérivait vers les voyages et nous évoquâmes les pyramides, Liège, les Pyrénées, Anvers, Rome, l'Argentine, Sébastopol en Crimée, le Kremlin, Stalingrad, le Danube et même Rennes.

Puis vint l'histoire avec la splendeur de Babylone, et les guerres de la nation allant d'Alésia en passant dans le désordre par Buzenval, l'Alma, Campoformio, Iéna, Austerlitz, Wagram, Tolbiac, le Trocadéro et Bir Hakeim.

Puis je lui parlais de mes recherches en général sur les militaires comme Bolivar, Marceau, Cambonne, Daumesnil, Botzaris, Rochereau, Dugommier, Dupleix, Duroc, Exelmans, Gallieni, Garibaldi, Hoche, Jourdain, Kléber, Laumière, Mouton-Duvernay et De Gaulle.

Lui était incollable sur les résistants : Lucie Aubrac, le Colonel Fabien, Charles Michels, Corentin Cariou et Celton, Gabriel Péri, Guy Môquet et Jacques Bonsergent.

Il reconnut que la place des fêtes dans sa vie était occupée de préférence par l'opéra et le cinéma où ses films préférés étaient Métropolis et le Dernier métro.

Tout en parlant je remarquai qu'il n'était pas boulot, plutôt grand bêta avec un front populaire et il m'avoua qu'il était actuellement seul et au chômage, ayant plus de dettes que de dates,

Arrivés à destination je l'invitai à prolonger nos échanges chez moi, ce

Quand

j'entrais dans le wagon à la porte de la Chapelle, je remarquai une place assise libre qu'aussitôt je me dépêchai d'occuper. En face de moi contrairement aux autres usagers rivés à leurs écrans portables, un jeune homme était plongé dans un vrai livre en papier. Devant effectuer la traversée de Paris, je sortis mon bouquin en cours : Zazie dans le métro, et alors mon voisin leva les yeux ce qui me permit de nous découvrir avec un sourire complice. Prenant mon courage à deux mains, moi qui suis du genre glacière muette, j'engageai la discussion de façon volontaire en lui demandant ce qu'il semblait dévorer. Surpris il balbutia qu'il finissait un roman d'anticipation : métro 2033.

Je vis qu'il paraissait assez sympathique et la conversation s'engagea sur un ton modéré pas dans le style poissonnière.

On s'échangea les noms des écrivains que nous aimons : lui c'était Aimé Césaire, Alexandre Dumas, Anatole France, Émile-Zola, et moi : Raymond Queneau, Victor Hugo et Voltaire.

qu'il accepta facilement. Alors après avoir franchi le pont neuf, nous prîmes le chemin vert bordé de chardons, puis le petit sentier qui menait non pas à un riche lieu où jadis les moutons bêlaient, ni à un château rouge, même pas un châtelet, mais à une petite maison blanche et pas celle de Franklin D. Roosevelt. Je sortis la clef de la porte dorée qui l'ouvrit et nous pénétrâmes dans le salon où il s'intéressa à une reproduction d'un Picasso peu connu, avant d'être rejoint par mon chat Ron.

Je remarquai qu'il n'était pas boulot, plutôt grand bêta avec un front populaire...

Je lui proposai de déjeuner lui servant un restant de hachis parmentier, des légumes provenant des commerces des halles alimentés par les maraîchers locaux, et pour finir des madeleines et la gâche envoyée par ma mère.

Station 10

J'attends le n°75

Station 11

Yves Lecoindre

Une fois repus, je mis du Barbara accompagnée au Pleyel, puis lui roulai un gros joint fait d'herbe et la gaîté nous emporta. Je vis que mes lignes le courba et le désir qui naît, on s'embrassa sur la bouche et sans crainte ayant pris ma pastille on se retrouva pour un transport en commun sur le lit blanc, pas sur celui où piquent puces, par contre la motte piquait ayant oublié de me faire le ticket de métro, moi qui était pourtant du genre rase paille.

Loin d'être terne à la bourse des amants, il apparut que ce n'était pas un invalide, il aurait pu figurer comme maître étalon au pavillon de Sèvres improvisant, c'est la marque des meilleurs, des positions où je me retrouvai la raie au mur, perdant presque connaissance voyant des étoiles, et là je dérivai au lit, espérant qu'il ne finisse pas comme Felix Faure.

Puis nous sombrâmes dans un profond dodo avant d'aller au boulot, mais comment faire car je l'aimais trop.

Ivan Leprêtre



Ivan Leprêtre



Station 14



Station 15

Ivan Leprêtre

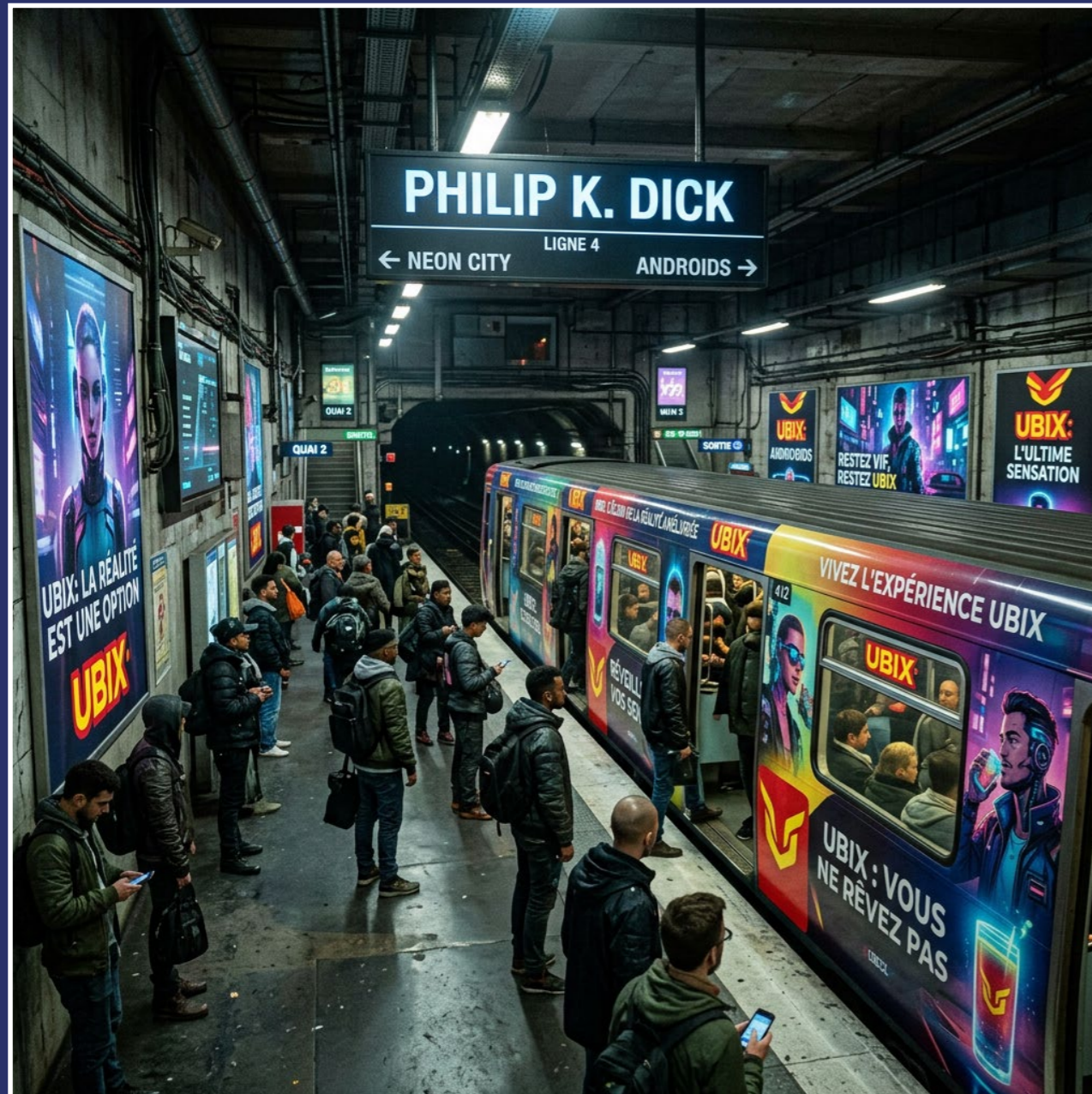


Station 16



Station 17

Ivan Leprêtre



Station 18



Station 19

Ivan Leprêtre



[1986]

Station 20



[2026]

Station 21

Ivan Leprêtre



C'est bizarre, les gens sont différents aujourd'hui...

Les Faux-monnayeurs

dans la poche de mon Bombardier, les écouteurs du walkman Sony vissés sur les oreilles, j'écoute *Rattus Norvegicus des Strangers* qui vient de sortir – ils ont un son underground qui me fascine – et me voici paré pour affronter le trajet quotidien du métro jusqu'à l'École Supérieure des Arts Modernes.

Ce matin, c'est trois heures de photo avec Lagrange, rue de la Pompe (Marilyne et moi, on préfère les locaux de la rue Jacquemont, ils sont moins vieillots que dans le 16^e).

Il est sympa ce prof, mais il nous gave un peu avec Hamilton. Les images jaunies à la mode d'autrefois, je trouve ça un max ringard. J'aime mieux les meufs dévoilées et dans leur nudité contemporaine de Newton, j'aime Lartigues aussi. Néanmoins, j'apprends vachement avec Lagrange, je suis à bonne école.

C'est bizarre – dans le wagon – les gens sont différents aujourd'hui ? Ils sont tous habillés en noir ou en survêtement, avec des masques en papier sur le nez. Ils font la gueule et ils matent des espèces de mini-écrans de télé reliés à des écouteurs carrément enfoncés dans les oreilles. Mais, où sont les punks et les rastas ? Personne ne lit, certains parlent tout seul, on n'entend pas les rires des enfants non plus ? Et celui-là avec sa capuche sur la tête, c'est quoi ce vélo plié qu'il a sur l'épaule ?

Le mec en face de moi, sort un Journal (quand même, en voilà un qui sait lire).

"Lundi 29 décembre 2025." Put1 c'est quoi cette merde ?

J'attends le n°75

Photo • Stéphane Issaurat



Station 24

Laure Chevalier Sommervogel

Je me fais des idées ou quoi ?

Serrée

de trop près dans le métro par un type, oh, pas l'air bien méchant mais qui, alors qu'il y a de la place, se colle juste en face de moi, si proche que je me sens envahie dans mon espace de tranquillité. Je n'ai pas dit périmètre de sécurité, le mot ne m'est pas venu à l'esprit. Pas du tout le même effet que de se trouver dans un wagon bondé où nécessité fait loi : si tu veux attraper ton train à temps, tu n'attends pas la rame suivante qui sera vraisemblablement aussi chargée et, le nez dans la capuche bordée de fourrure acrylique de ta voisine – beurk, pas forcément très nette, cette capuche – tu supportes, bien obligée, le contact d'un corps non-identifié – beurk bis – dont tu sens qu'il s'appuie de tout son long derrière toi.

J'ai quand même passé l'âge de me faire serrer dans le métro...

Ça, c'est plus exaspérant que gênant, mais on est tous logés à la même enseigne le temps de ce trajet-là, jusqu'à ce que le wagon vomisse sa cargaison humaine dès qu'on arrive aux abords de St-Laz'.

Non, là c'est différent, il y a de la place et ce type est vraiment proche, trop proche de moi. Les signaux d'alerte clignotent dans ma tête et c'est déplaisant. Ce type me gêne.

Je tiens les anses de mon sac à deux mains devant moi et lui a le bas de son manteau, eh bien, juste à la hauteur de mes mains, précisément. Et c'est... pfff... c'est désagréable d'y penser. Pénible, même. Voilà.

C'est moi qui me fais des idées ou quoi ? J'ai quand même passé l'âge de me faire serrer dans le métro... Mmouais, c'est sûrement moi qui me fais des idées... Si ça se trouve, ce type est dans la lune, plongé dans ses réflexions... Oh, et puis il a l'air relativement inoffensif, dans le genre insignifiant... Allez, c'est moi qui me fais des idées. A-t-on idée, aussi...

Non mais quelle gourde, je t'assure, arrête de stresser comme une malade, me souffle une de mes petites voix intérieures. Mais, quand même, intervient une autre de toutes celles qui se trouvent dans ma tête (oui, j'en ai plein comme ça), ce type est trop près de toi et, si ça se trouve, c'est un vilain monsieur : méfie-toi, monnn'enfant !

Soupir. Vous êtes marrantes, vous deux. Oui, oui, je nous parle comme ça très souvent, on rigole bien d'ailleurs toutes ensemble ou alors on n'est pas d'accord, comme aujourd'hui et je ne sais jamais trop bien laquelle je dois écouter...

Alors je fais quoi, moi ? Je remonte mon sac contre mon cœur d'un geste prude, façon bouclier de ma vertu, pour mettre un peu de distance ? Un peu ridicule si ce type ne pense pas à mal.

Coincée contre le strapontin, je ne peux reculer. C'est péniiiiiiiiibleuh. Je suis gênée et c'est bien ça qui m'énerve.

Ne pas savoir à quoi m'en tenir, hésiter sur l'éventualité... ou la probabilité... voire la certitude d'avoir à subir un pervers furtif m'est très désagréable.

On arrive à Europe. Je m'apprête à descendre. Lui ne bouge pas d'un pas, le regard dans le vide. Il est là, il me barre le passage, il fait celui qui ne me voit pas. Il m'oblige à me baisser pour passer sous son bras.

La belle affaire. J'ai compris. C'est un sale type. Un pauvre type, quoi. Un de ceux qui trouvent une jubilation malsaine à emmerder une femme pour se prouver je ne sais quoi. Oui, vraiment, je me demande bien quoi.

Après seulement (vive l'esprit d'escalier... mécanique), j'ai songé que lui tousser en plein visage, postillons compris, l'aurait peut-être amené à s'écarter. Bien sûr c'était avant la pandémie. Nous ne portions pas de masque, les conditions étaient différentes.

Cette histoire, je l'ai souvent racontée car j'étais, je suis encore étonnée de mon hésitation. Des amies bien intentionnées se sont scandalisées que j'aie "accepté de subir" et il a fallu que j'explique que, non, ça n'était pas ça mais plutôt et surtout que je n'étais pas sûre de ne pas me tromper, peut-être n'avais-je affaire qu'à un type un peu à la masse que je n'aurais pas voulu heurter en lui montrant que je lui attribuais une attitude déplaisante.

Station 25

Laure Chevalier Sommervogel

Je me fais des idées ou quoi ?

Il est certain que, plutôt que de prendre le risque de le vexer, j'ai enduré une situation qui me gênait. J'aurais dû bouger, c'est évident.

En fait je ne suis pas toujours comme ça. La plupart du temps je suis plutôt du style déterminé. Quand j'ai quelque chose à dire, je n'hésite pas. Ce qui me vaut d'ailleurs mon lot de réactions diverses, agacées, voire hostiles... mais c'est une autre histoire, toute mon histoire en fait.

Je me rappelle une autre situation, bien plus explicite, toujours dans le métro, il y a très longtemps, j'avais une vingtaine d'années, pensez ! J'étais debout, appuyée contre le strapontin relevé, côté porte, et à côté moi se trouvait un type d'une cinquantaine d'années (un vieux, donc !! – haha), debout lui aussi, les deux bras de chaque côté du corps. Le dos de sa main se trouvait contre ma cuisse. Moi j'étais en pantalon et je pense que rien dans mon attitude n'était provoquant. Mais je sentais le dos de sa main collé contre ma cuisse, c'était un peu insistant et il ne me paraissait pas y avoir de raison valable pour que ce contact ait lieu.

J'ai donc dit, fort mais tout à fait poliment :

— Monsieur, votre main est contre ma cuisse et cela me gêne. Pourriez-vous, je vous prie, la déplacer ?

Silence total dans la rame. Le type a rétorqué :

— Quoi, quoi, ma main ? Je ne fais rien de mal avec ma main.

J'ai répété super calmement (je me suis surprise moi-même), en articulant bien, comme s'il pouvait ne pas avoir compris :

— Monsieur, votre main contre ma cuisse me gêne. Je vous demande de la déplacer.

Le type a retiré sa main en grommelant que j'étais complètement folle, nous sommes arrivés à une station et, hop, il est descendu. En attendant, tout le monde me regardait – oh, pas de façon désapprobatrice, mais c'était moyennement agréable de me retrouver le centre de l'attention générale. Les autres voyageurs avaient plutôt l'air de trouver que je ne m'étais pas laissée faire, pour une petite jeune, et que j'avais bien fait de protester. Je pense que c'est parce que j'étais restée polie mais ferme.

J'ai quand même passé l'âge de me faire serrer dans le métro...

Il m'est arrivé plein d'autres fois d'être serrée. Dans des files d'attente par exemple – il n'y a pas que les transports en commun. Toujours je réagis, gentiment mais fermement et très clairement, en disant aux gens qu'ils ne sont pas obligés de me coller comme ça, et tant pis si je passe pour une emmerdeuse.

Station 26

Mais ce jour-là, je ne sais pas, je n'ai pas osé, je n'étais pas sûre de moi. Je crois vraiment que je n'ai pas voulu risquer de faire de la peine à ce type... C'est ridicule, j'en suis consciente. J'aurais bien mieux fait d'écouter mon intuition : je suis gênée, je bouge tout de suite.

Donc voilà racontée cette anecdote sur l'hésitation, le manque d'assurance. Rien d'extraordinaire à part le fait que cela m'a marquée...

Aujourd'hui, par les temps qui courent et qui galopent, je suis bien soulagée de ne plus avoir à prendre le train puis le métro pour courir bosser à Paris. Je considère comme un réel privilège de ne plus être exposée à ces situations ô combien pénibles.

Laure Chevalier Sommervogel

Et si je vous prenais par les sentiments ?

J'attends le n°75



Photo • Stéphane Issaurat

Station 27

Éric Rabbin

Un ticket pour Shankin

L'hyper métro

m'avait laissé seul sur un quai aérien de Sébastopol. Une neige rouge tombait lentement sur un tapis de déchets plastique et à la plateforme A, sur un banc, un infodroïde éventré crachait des annonces culturelles en néo russe. J'avais mon ticket pour Shankin froissé dans la main, je devais me marier trois jours plus tard dans la nouvelle mégapole chinoise, mais en chemin j'avais réfléchi.

En passant sous Berlin, j'ai vu une SPF fixée avec du barbelé sur la paroi d'un tunnel, elle était jeune, encore vivante et avait certainement dû se refuser à un cadre du cartel. J'ai capté en passant son regard mourant. Peut-être m'a-t-elle vu. J'en doute, car à 850 km/h la longue rame de l'hyper métro n'est plus qu'une vague bleue, et les passagers des traits sombres. L'agonie entrevue de cette fille m'a rappelé pourquoi je fuyais l'Eurasie. La honte m'avait alors consumé comme avec un de ces lance-flammes que j'utilisais quand je faisais partie des forces anti-émeutes. De jeunes regards en pleine souffrance, j'en avais vu pour toute une vie, pour plusieurs vies même. Je souhaitais quitter définitivement le monstre que j'avais été, mais même en traversant le globe, il restait collé dans mon crâne.

En grelottant, je jetait un œil vers le tunnel que je venais de quitter car un

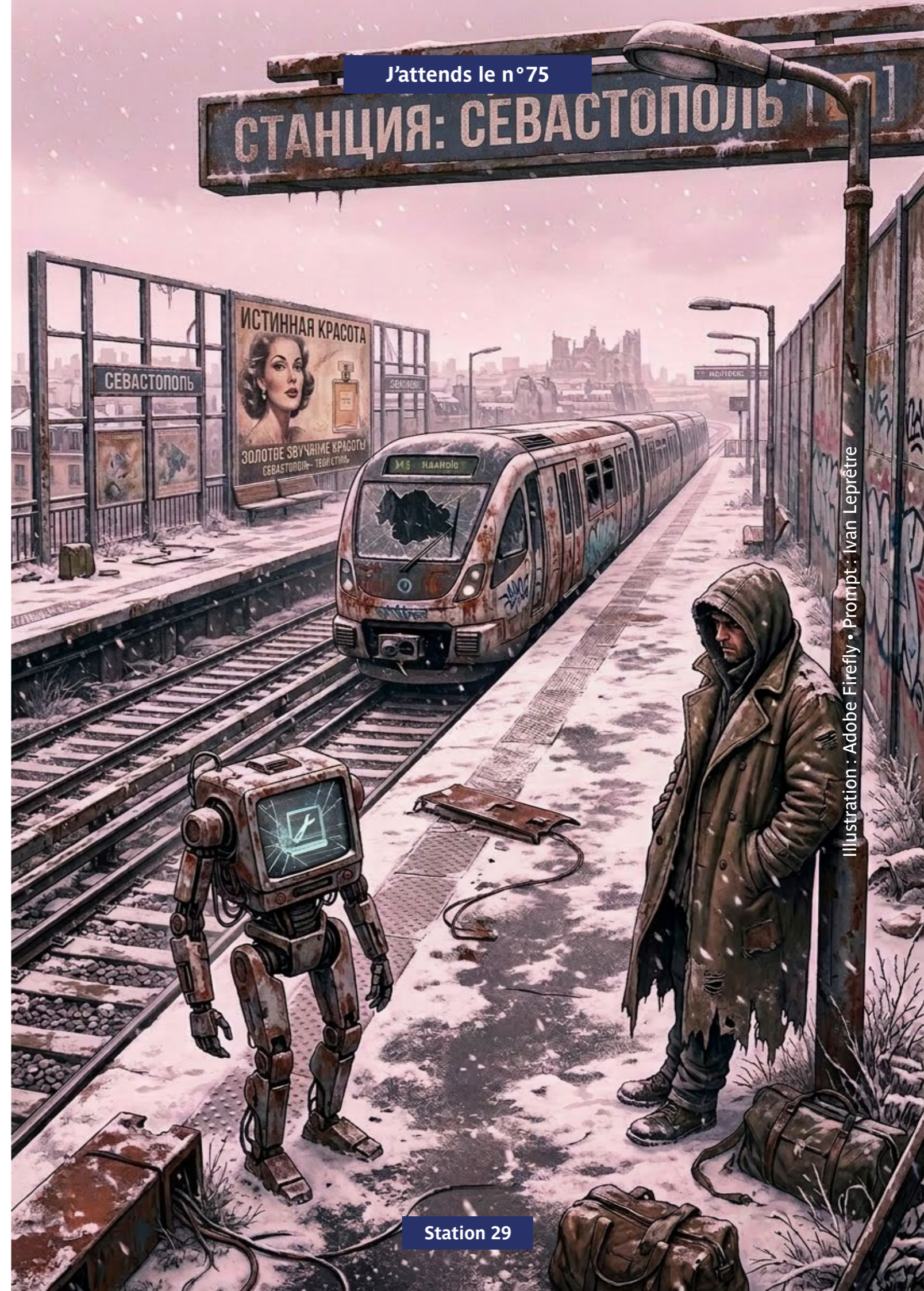
crissement arrivait vers moi, devenant plus aigu et plus fort de secondes en secondes. Une draine antique sortait doucement de l'obscurité en se découplant sous la pale lumière du jour. Un trio étrange juché dessus arrivait vers moi. Il y avait un ancêtre en chapka qui faisait tourner le moteur crachotant, une femme d'un âge indéterminé, recouverte sous des ballots de couvertures, seul son visage émergeait, et debout, se tenant à une barre, une fillette avec des nattes violettes, aussi sale que les carreaux du quai me toisait. Dès l'arrêt de la machine à ma hauteur, la femme sorti prestement des couvertures et me mit un couteau sous la gorge en criant quelque chose en néo russe, l'ancêtre restait impassible, prêt à la manœuvre du retour, quant à la fillette, elle se précipitait vers l'infodroïde pour jeter ses petites mains dans ses entrailles.

En passant sous Berlin, j'ai vu une SPF fixée avec du barbelé sur la paroi...

Le vieillard lâcha un mot, un seul, qui sembla aussitôt calmer mon agresseuse. Elle enleva la lame de sous ma gorge, me détaillât avec attention avant de ricaner et de répondre au vieux. Celui-ci me posa une question en allemand, je répondis en français, ce qui le fit sourire. Il lança une phrase à la femme, un ordre à la gamine qui se fit boudeuse et me fit le geste de venir en disant dans un français hésitant : « pas rester, nuit bientôt, rats venir ou pire, venir profond village, chez nous ». La femme tout à fait calme à présent, voulait se faire un peu plus séduisante en me faisant un sourire

édenté sensé être accueillant. Elle devait être la fille du vieux, elle avait les même yeux argentés. J'hésitais. Beaucoup. La petite revint les bras chargés de pièces mécaniques et lança un regard gourmand à mon seul bagage. Je pris la valise, regardais autour de moi, je finis par admettre rapidement que dans cette ville déserte et inconnue, rien ne m'attendait, à part la mort, présente partout. Mon ticket pour la chine pouvait être une importante monnaie d'échange pour obtenir une arme et un moyen de transport afin de revenir à Paris. Alors je devrai faire ce que je n'avais pas eu le courage de faire. Je sautais sur le plateau de l'appareil en saisissant la main burinée du vieux, il me fit un geste que je compris aussitôt, je lui lançais un demi paquet de Cigabheu, il hocha la tête satisfait et fit repartir l'engin en marche arrière. Nous nous mimas tous les quatre à nous enfoncer dans les ténèbres, absorbés par cette ville morte.

Station 28



J'attends le n°75

СТАНЦИЯ: СЕВАСТОПОЛЬ

СЕВАСТОПОЛЬ

ИСТИННАЯ КРАСОТА

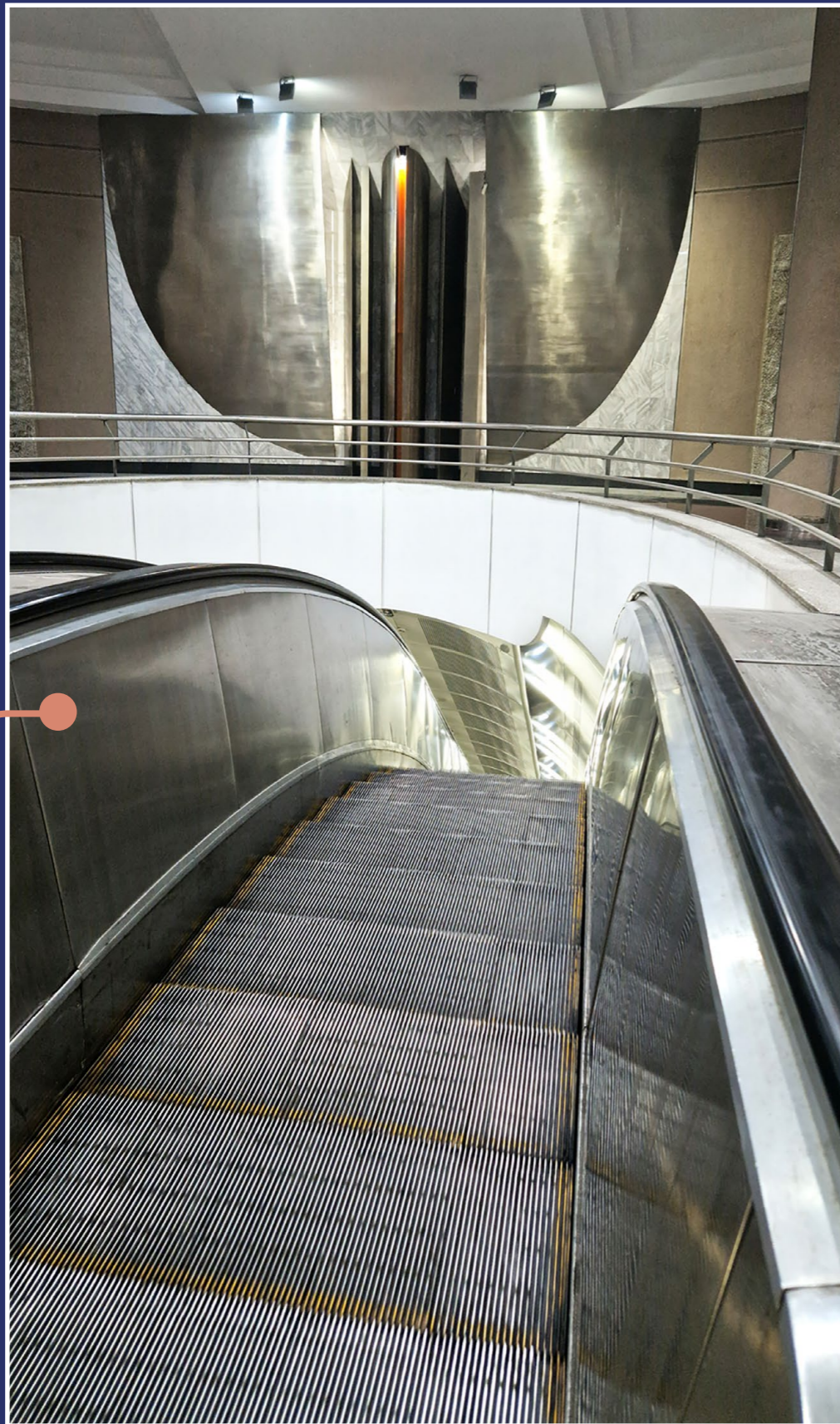
ЗОЛОТОВЕ СВУЧАННЕ КРАСОТЫ
СЕВАСТОПОЛЬ - ТЕОЛ СТИЛЬ

Station 29

Milica Markov

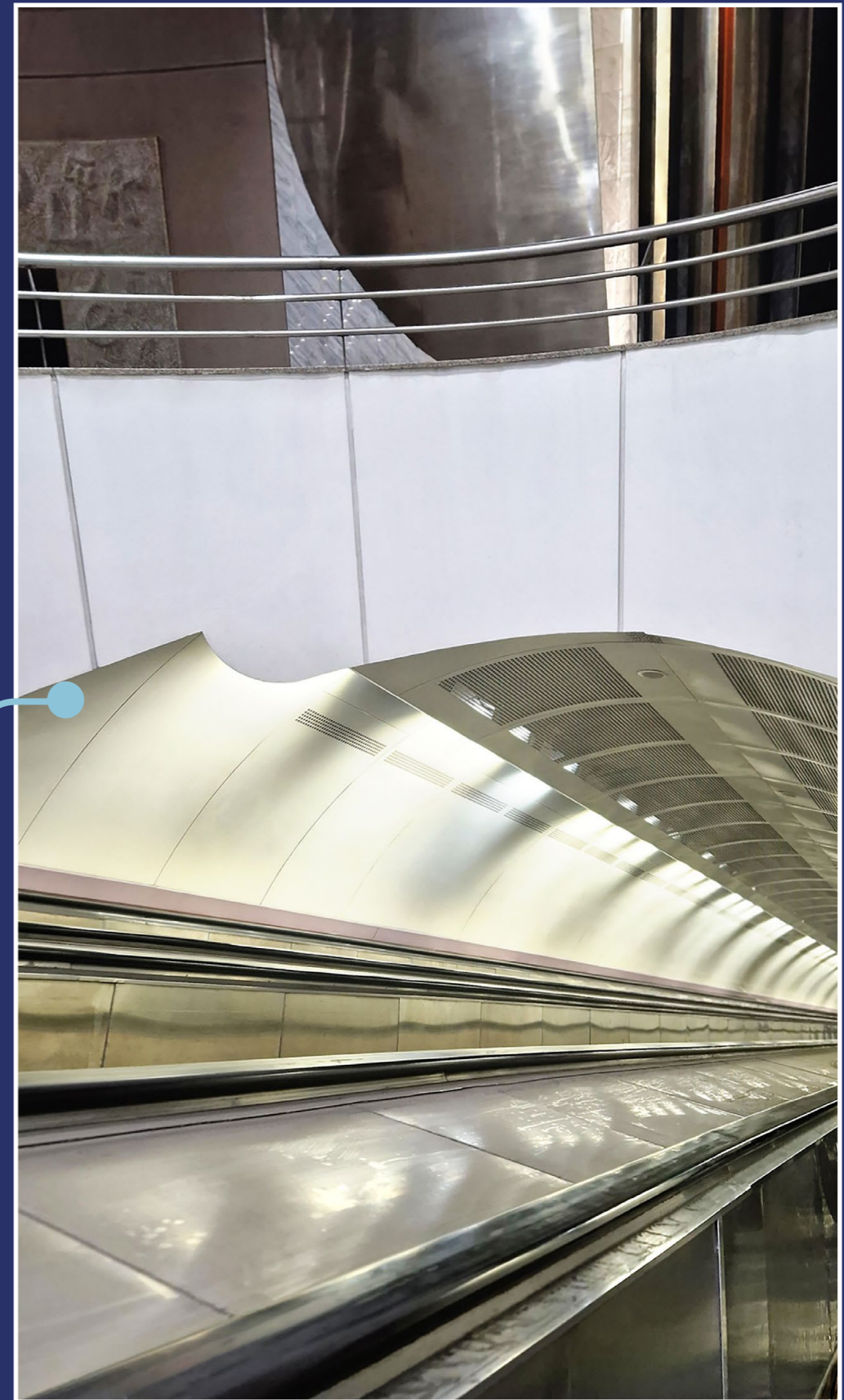
J'attends le n°75

Belgrade • Serbia



Station 30

Belgrade • Serbia

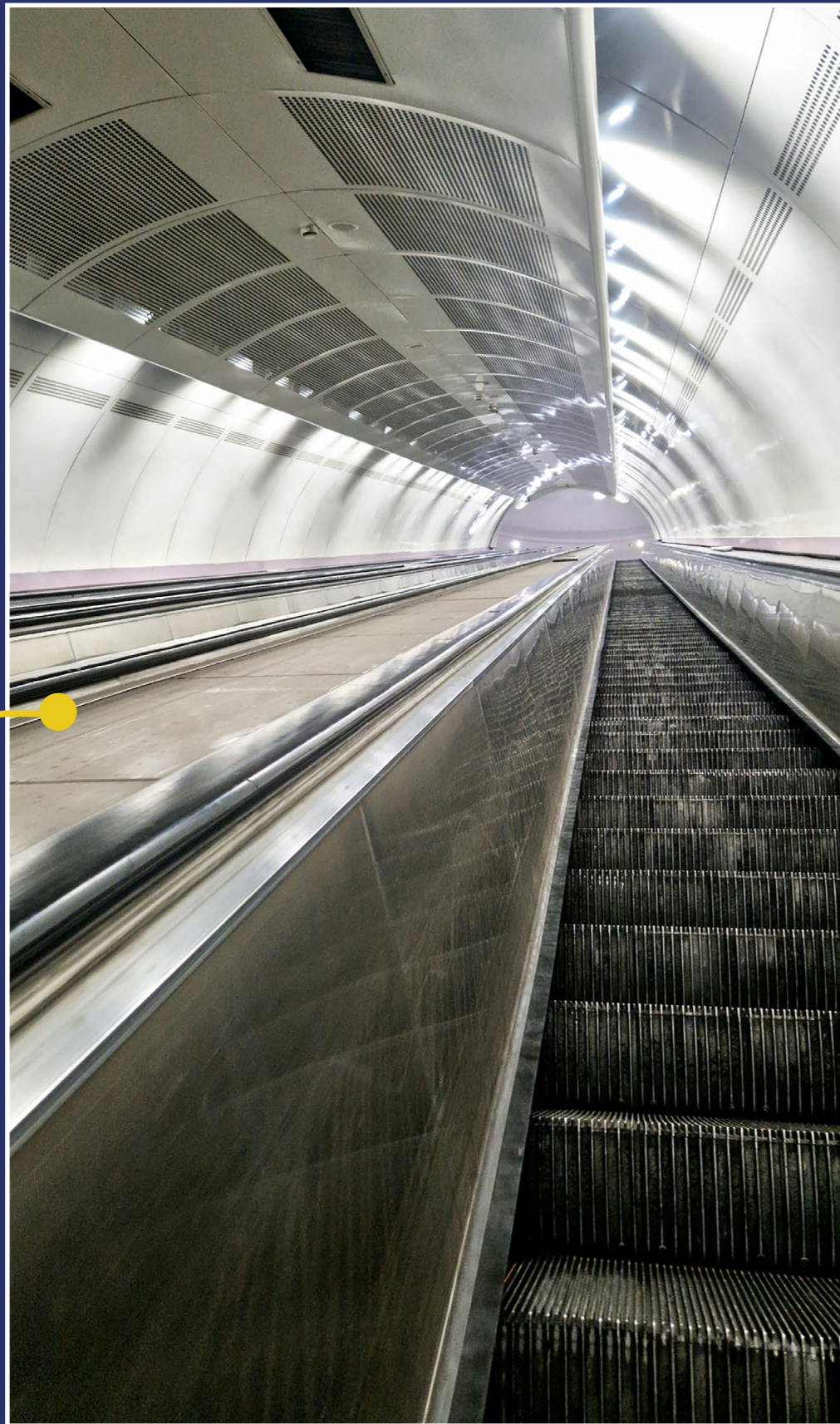


Station 31

Milica Markov

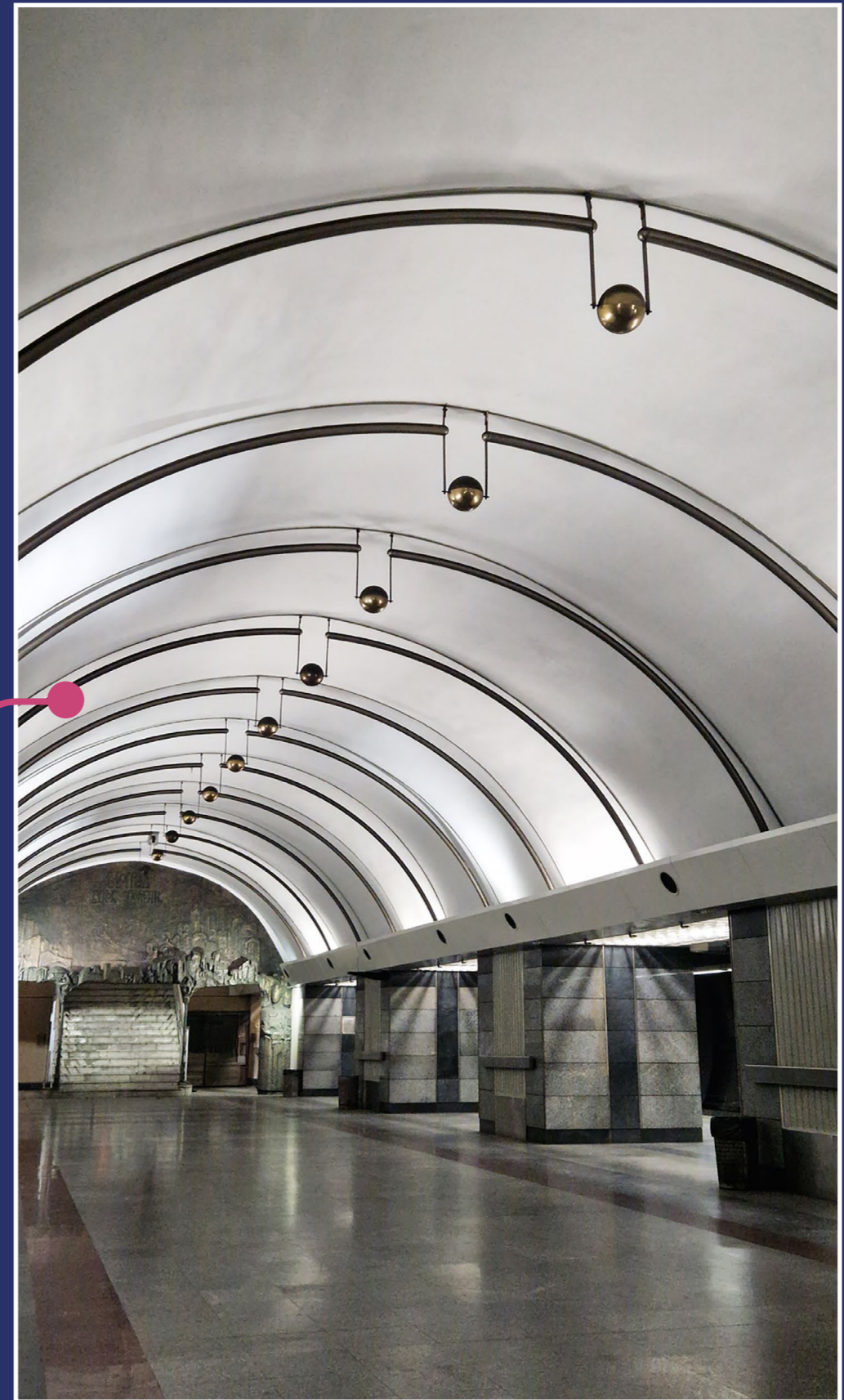
J'attends le n°75

Belgrade • Serbia



Station 32

Belgrade • Serbia



Station 33

Milica Markov



Station 34

Belgrade • Serbia



Station 35

Belgrade • Serbia

Milica Markov



Berlin • Germany

Station 36



Berlin • Germany

Station 37

J'attends le n°75

Photo • Vincent Chevalier



Station 40

Vincent Chevalier

Madeleine

Malgré

son origine Argentine, Madeleine avait la peau Blanche comme de la porcelaine et sentait bon le Jasmin. Elle logeait dans un Duplex en petite Couronnes et faisait ses études dans une école de Commerce, ce qui faisait la fierté de ses parents, Maraîchers dans la Belleville de Buenos-Aires.

Le samedi soir, elle adorait se faire un hachis Parmentier avec Louise-Michèle...

Le samedi soir, elle adorait se faire un hachis Parmentier avec Louise-Michèle, sa Poissonnière, avant d'aller toutes les deux écouter un Bel-Air de Barbara à l'Opéra-Bastille par Étienne, Marcel et Corentin. C'est l'ton qu'ils prenaient qu'elles Aimé, Césaire entêtants qu'ils chantaient avec grâce. La crainte était le Cadet de leurs soucis et elles avaient toujours été Volontaires, ce qui leur avait permis avec leur Gaîté solide comme Duroc de voyager en toute Liberté de Rennes à Rome, en franchissant le Danube et les Pyrénées et en prenant les Chemin Vert et les Sentier.

Leur rêve serait d'apprendre une Bonne-Nouvelle qui leur permettrait de quitter leurs vies Ternes en Europe et d'aller jusqu'à la Maison-Blanche en Concorde avec juste leur sac à dos, une petite Bourse et leur Glacière pour devenir danseuses Étoile. Ensuite, elles iraient en Égypte voir les Pyramides et parcourir le Nil à l'Anvers depuis Thèbes, la Cité millénaire, en navigation de Plaisance pour admirer les majestueux Temple. Elles reviendraient ensuite rencontrer des Abbesses habitant dans un joli Château Rouge pour assister à une Convention au milieu de sa Cour, Celle qui recueille certains Invalides et y faire de la prose comme Monsieur Jourdain.

Point à la ligne (de métro).

Station 41

Esther Segal



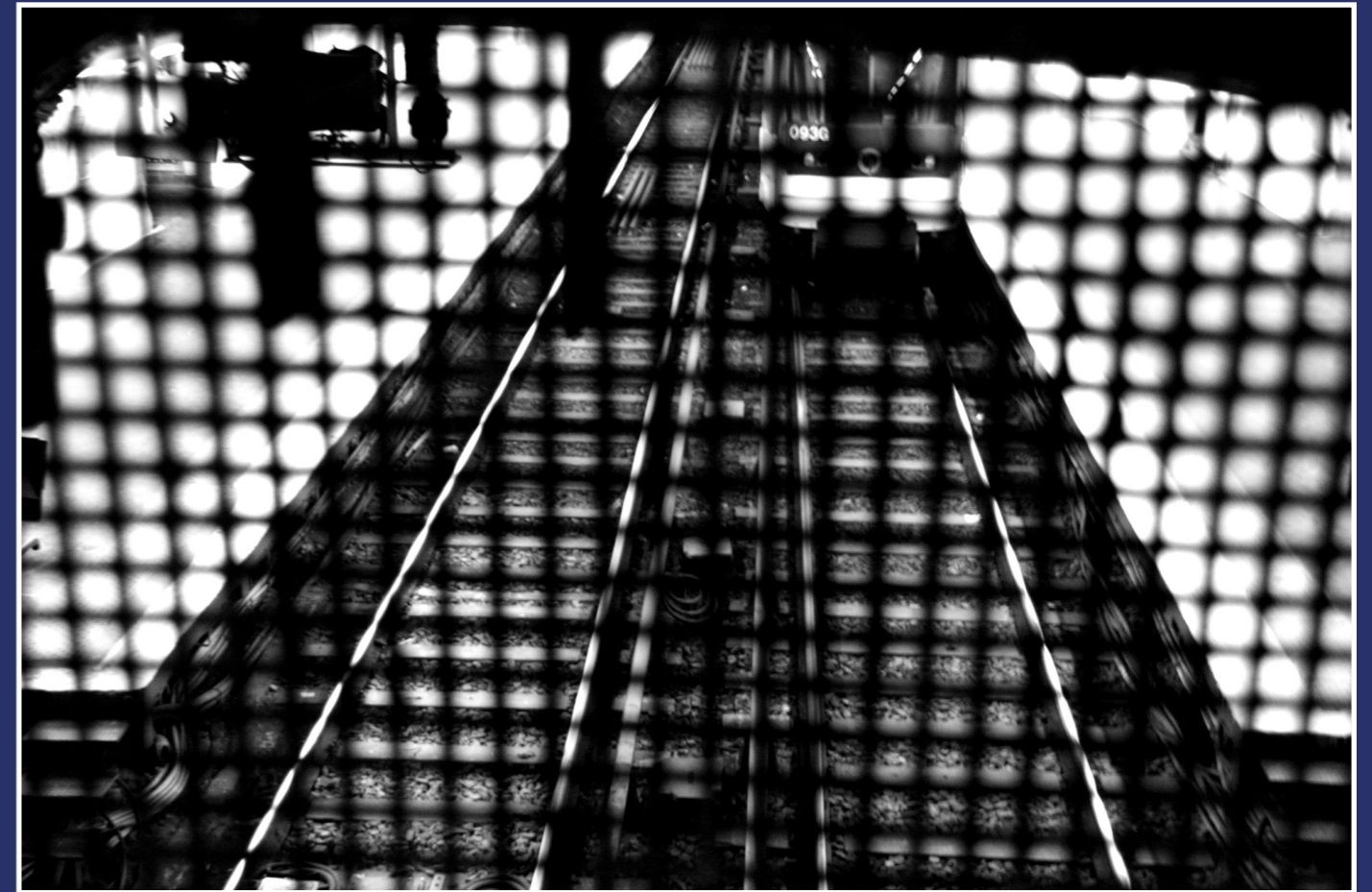
*Série : redemption 2009, extraite de la pièce de théâtre
"Rédemption" aux éditions L'Harmattan.
Tirage numérique N&B.*

Esther Segal

J'attends le n°75



Station 44



Station 45

J'attends le n°75

Esther Segal



Station 46



Station 47

Bruno Laurent

Quand le métro fait son cinéma

Le métro

Le métro n'est pas un simple lieu de passage. Il concentre les quidams, les complimentent, les broient parfois. Il oblige chacun à disparaître dans la masse ou, au contraire, à se révéler. Couloirs interminables, dédales sans ciel, néons fatigués, cris qui se perdent dans le vacarme des rames, odeurs mêlées de métal, d'humidité et d'homo-sapiens. Musiciens, sans-abris, pickpockets, travailleurs pressés, obsédés solitaires : tout le monde cohabite sans jamais vraiment se voir. L'anonymat est la loi dans cette promiscuité parfaite. Quand la ville veut se regarder sans filtre, elle descend sous terre. Elle y trouve un terrain de fuite, de traque, de contrôle ou de perte. Dans la littérature déjà, Barjavel, avec Ravage, imaginait une panne électrique plongeant les entrailles urbaines dans le chaos. Le cinéma l'a compris très tôt. Pour lui, il est un accélérateur d'histoires, un révélateur de failles, un expédient de tourments intimes.

Premier arrêt : Paris

1965. **La Grosse Caisse** de Gilles Grangier. Paul Meurisse incarne un truand d'un autre temps : élégant, cérébral, aristocratique. Face à lui, Bourvil. Un poinçonneur. Discret. Invisible par excès de normalité. Le genre d'homme que personne ne remarque... donc le mieux placé pour tout observer.

Le projet : détourner la rame spéciale qui transporte la recette du métro. Chez Meurisse, pas de violence spectaculaire. Tout se joue dans l'anticipation, le regard, le contrôle. Le film capte magnifiquement l'atmosphère du sous-sol parisien des années 60 : la lumière triste, les quais fonctionnels, les uniformes impeccables, les gestes répétitifs, et cette publicité "Dubonnet" suspendue au-dessus des câbles, comme une invitation figée dans les tunnels obscurs.

1967. Changement de tempo. Avec **Le Samouraï** de Jean-Pierre Melville, il devient un espace de filature glaciale. Peu de mots. Beaucoup de silences. Les couloirs allongent les ombres, les regards se croisent sans se reconnaître. Chaque pas résonne comme un compte à rebours. Le métro sert la solitude du tueur, sa discipline, sa paranoïa. Un monde souterrain où l'on ne court pas, où l'on glisse. Où l'on disparaît.

1975. **Peur sur la ville** d'Henri Verneuil. Jean-Paul Belmondo court au-dessus du vide, sur les toits des wagons. Ici, le danger n'est pas suggéré : il est frontal, physique, brutal. Le corps de l'acteur est engagé, exposé, suspendu au rythme des rames qui filent. Le métro devient un terrain de chasse vertical, aérien, instable, où chaque faux pas est définitif. Il n'est plus un décor mais une menace en mouvement. Le spectateur retient son souffle, pris dans cette course où la hauteur amplifie la peur. Impossible de détourner le regard.

1985. Changement radical de ton avec **Subway** de Luc Besson. Le métro bascule dans une autre dimension. Ce n'est plus un lieu de passage mais un monde parallèle. Sous la ville officielle, policée, réglée, se développe une société souterraine, faite de marginaux, de musiciens, de personnages flottants entre deux vies. Les poursuites deviennent chorégraphiques. Le béton, les escaliers, les quais prennent une esthétique de clip avant l'heure. Cet univers singulier n'écrase plus : il libère. Il devient un refuge pour ceux qui n'ont pas trouvé leur place en surface. Une fable urbaine, sensible et brute à la fois, où l'on choisit de rester sous terre pour mieux respirer.

Station 48

J'attends le n°75



Photo • Stéphane Issaurat

Station 49

Bruno Laurent

Quand le métro fait son cinéma

J'attends le n°75

67

Deuxième arrêt : New York.

2019. **Joker** de Todd Phillips. Une rame ordinaire jusqu'à la bascule. Le métro assiste à la naissance du chaos. Proximité extrême, violence soudaine, impossibilité de fuir. L'anonymat protège les bourreaux autant qu'il abandonne la victime. Il n'est plus neutre, il est témoin. Sous terre, quelque chose se fracture définitivement. La ville continue au-dessus, indifférente. À travers ces films une constante se dessine (nous pouvons aussi citer 1971, *The French Connection* de William Friedkin. 1990, *Jacob's Ladder* de Adrian Lyne. 1995, *Money Train* de Joseph Ruben. 2012, *Skyfall* de Sam Mendes.. 1981, *An American Werewolf in London* de Steven C. Miller. 2005, *V for Vendetta* de James McTeigue). Ce monde sur rails révèle, contraint, amplifie. Il est le lieu idéal pour raconter ce moment précis où l'individu affronte le système, où l'anonymat protège autant qu'il menace, où le métro, sous terre ou en hauteur, cesse d'être un dé-

cor pour devenir un personnage à part entière. À travers toutes ces œuvres, une évidence s'impose : au cinéma il n'est plus un simple moyen de transport. C'est un accélérateur de destin. On y court, on s'y bat, on s'y cache, on y perd pied.

Mis côte à côte, ces films l'utilisent comme un espace de contrainte. On ne s'y échappe pas facilement. Les couloirs sont étroits, les quais ont une fin, les rames partent sans attendre. Le personnage est coincé physiquement, donc psychologiquement. La fuite devient urgente. Le combat, inévitable. Il est aussi un lieu de transition. Jamais une destination. On y est toujours entre deux états : avant et après, innocence et bascule, normalité et chaos. **Dans *Joker*, *Jacob's Ladder* ou *Subway***, quelque chose se fracture sous terre. Le métro agit comme un sas initiatique. On n'en ressort jamais tout à fait le même. Il y a aussi la déshumanisation temporaire. La foule écrase ou son absence inquiète. Quand elle est là, elle anonymise. Quand elle disparaît, le vide devient insupportable. Le métro gomme les identités. Plus de noms, plus d'histoires visibles. Seulement des corps en mouvement. Un terrain idéal pour filmer la solitude au cœur du collectif. Il y a enfin le bruit, les odeurs et le rythme. Le fracas des rames, cette odeur indescriptible, les annonces saturées, les vibrations. Le son couvre les cris,

masque les intentions, accélère le cœur. Le métro impose son tempo, souvent plus rapide que celui des personnages. On ne maîtrise plus le rythme : on le subit. Sous terre, les masques tombent. Le héros révèle son courage ou sa peur. L'antagoniste, son absence de limites. Dans cet espace clos, on ne peut pas tricher longtemps. Ce lieu agit comme une chambre de vérité crue.

Une idée plus profonde encore émerge: le métropolitain comme inconscience collective. Des milliers de personnes passent chaque jour aux mêmes endroits sans rien voir. Le cinéma aime faire surgir l'extraordinaire au cœur du banal. Une poursuite, une révélation, une violence, pendant que la ville continue au-dessus, parfaitement indifférente.

Troisième arrêt : la vraie vie métropolitaine

Il y a ce que le cinéma sublime et il y a ce que le quotidien impose. En dehors des grèves et des pannes qui irritent, ralentissent, agacent, ce monde souterrain est aussi un lieu de fragilité où la densité humaine, la vitesse, la mécanique et la fatigue collective se croisent dangereusement. Des moments où le métro devient un lieu de sidération collective qui s'imprime durablement dans les mémoires. Un suicide, un corps poussé sur les rails, un attentat. Malgré tout cela, le métro reste profondément vivant. Il concentre aussi ce que la ville a de plus précieux : relier. Relier des quartiers, des histoires, des destins qui ne se seraient jamais croisés autrement.

En quelques stations, il traverse des mondes sociaux et culturels. Il abolit les distances et, parfois, les frontières invisibles. Il y a le beau dans ce monde unique. L'élégance d'une station art nouveau, la poésie d'un quai. Certaines stations ressemblent à des cathédrales souterraines, d'autres à des galeries d'art, d'autres encore à des capsules temporelles figées dans une époque. Le métro raconte l'histoire d'une ville mieux que bien des monuments, parce qu'il est utilisé, traversé, vécu.

Il y a aussi son ambiance. Ce mélange de solitude et de collectif. Être seul parmi les autres, protégé par l'anonymat, porté par le flux. Un endroit où l'on peut penser, observer, lire, écouter. Où les musiciens transforment un couloir en salle de concert improvisée. Où un regard échangé, un sourire, une aide spontanée rappellent que la foule n'est pas qu'une masse. Il y a les rencontres. Celles qui durent une station ou toute une vie. Conversations volées, amitiés éphémères, histoires qui commencent entre deux arrêts. C'est un lieu où les trajectoires se frôlent avant de repartir chacune de leur côté. Un espace où l'on apprend, sans s'en rendre compte, à cohabiter.

En définitive, le métro frime quand il fait son cinéma alors que son quotidien, celui que nous fréquentons, est bien différent. Il traverse les jours ordinaires comme les soirs de pluie, les matins pressés comme les retours tardifs. Il est là, constant, presque rassurant dans sa répétition. Les films ne font que rendre visible ce que cette souricière fabrique déjà chaque jour : des récits en suspens, des tensions ordinaires, des bascules invisibles. Que l'on soit personnage héroïque ou simple passager, on traverse cet espace où la ville se resserre, où les passagers se croisent, où les histoires passent... sans s'arrêter.

Station 50

Station 51

Pascal Dancie



Métropolitain, c'est pour « chemin de fer métropolitain », tantôt aérien, tantôt souterrain mais trop poli. Hautain est le Métropolitain sous les bons hospices de la ReTAPe.

Mais trop c'est trop, trop poli teint ou patin, le Tchou-tchou bringuebalant le parisien, sa parisienne sous le bras... « pour Châtelet changez à Opéra ! » comme sur le Plan suivez la ligne !

**Comme sézigue zigzaguant dans les couloirs bordés de faïence,
Zagzig suit son destin.**

Rouge en Un, vert en Second... sur des bancs en bois aux pieds de fer, aux loquets métalliques qui se ferment après la sonnerie en cliquant une dernière fois avant le tremblement et les hurlements sauvages dans les virages, il nous penche en hoquetant contre les rails.

Arrivé... Buttes Chaumont... Clac le loquet de la porte glisse... Tu entends les grillons derrière les grilles de l'ascenseur dans la chaleur odorante et poussiéreuse de la station souterraine avant que la porte battante ne laisse passer le courant d'air du dehors en grinçant ; tu suis derrière le précédent qui s'arrête un court instant, puis ouvre son parapluie en relevant le col de son pardessus avant de gravir l'escalier aux contremarches de métal claquant sous les pas... **La bouche débouche et crache en silence.**



Nathalie Rondeau

Dans le métro

Dans

le métro, tout commence par une descente. Une glissade vers le souterrain, là où la lumière se fait plus rare, plus précise, comme si elle savait qu'elle devait se concentrer pour survivre. On quitte la surface avec ses excès, ses gestes trop larges, ses voix trop pleines, et l'on entre dans un monde où tout se resserre. Les pas deviennent plus courts, les regards plus discrets. Le souterrain n'a pas besoin de beaucoup pour exister : un couloir, un souffle, une vibration dans les rails. C'est un lieu qui ne garde que l'essentiel.

Le tunnel respire, le sol tremble légèrement, et chacun se prépare pour un ailleurs sans vraiment y penser. Ici, personne ne se met en avant. L'anonymat est une forme de politesse. On se tient dans son propre axe, sans chercher à occuper plus d'espace que nécessaire. On apprend à se réduire, à se tenir dans une juste mesure. Le métro n'aime pas les excès : il préfère les silhouettes qui se fondent, les gestes qui se replient, les voix qui s'effacent.

Quand le train arrive, la lumière se déplace comme une lame fine, découpant les contours des visages. On entre dans le wagon comme on entre dans une chambre d'écho : tout se répond, tout se répercute, mais rien ne s'impose. Les corps se frôlent sans se

heurter, les respirations se mêlent sans se confondre. On devient une communauté silencieuse, un archipel de présences fantômes. Chacun porte son monde intérieur comme une petite flamme protégée entre les mains, la tête penchée sur un livre ou sur l'écran discret d'un téléphone.

La vitesse se déploie et file dans le noir. Le tunnel défile, invisible, et pourtant on sent sa profondeur, sa densité, sa manière de nous ramener à ce qui compte vraiment. Dans ce mouvement rapide, quelque chose en nous ralentit. On se surprend à écouter son propre souffle, à sentir le poids exact de son bagage de vie, à percevoir la fatigue qui se dépose dans les épaules. Le métro nous ramène à nous-mêmes en retirant tout le reste.

On apprend à ne pas trop en faire. À laisser les choses se placer d'elles-mêmes...

Les stations se succèdent comme des respirations. À chaque arrêt, un peu de tension se dissout. Des gens descendent, d'autres montent, et le monde se réorganise autour de nous avec une simplicité presque rituelle. On apprend à faire de la place, à céder un siège, à se décaler d'un pas. On apprend à ne pas trop en faire. À laisser les choses se placer d'elles-mêmes. À accepter que la vie circule mieux quand on ne cherche pas à la contrôler.

Dans le souterrain, l'anonymat n'est pas une absence : c'est une profondeur. Une manière de se tenir ensemble sans se juger, sans se comparer. On devient

des passagers, rien de plus, rien de moins. Et dans cette réduction, quelque chose s'apaise. On n'a plus besoin de prouver, de performer, de se raconter. On peut simplement être là, dans la vitesse douce, dans la lumière rare, dans le mouvement juste. Le métro devient un tissage de vies silencieuses, un filigrane d'âmes pressées qui ne se dévoilent qu'en fragments.

Quand vient le moment de remonter, on sent que quelque chose a changé. On porte moins. On respire mieux. On a laissé derrière soi une poignée de pensées inutiles, un excès de volonté, une tension qui n'avait plus lieu d'être. On remonte vers la surface avec une clarté nouvelle, comme si le souterrain avait poli notre regard. La lumière du jour semble plus ample, plus simple, plus vraie.

J'attends le n°75

Photo • Stéphane Issaurat

Station 54

Station 55

Olivier Issaurat

Qui creuse trouve

L'équipe

de Lebel descendait par l'échelle principale. Soit dix mètres pour rejoindre le tunnelier. Lebel en profita pour vérifier l'état des palplanches et surtout leur maintien grâce aux serrures de jonction. S'il y avait fissuration, l'éboulement viendrait immédiatement enfermer les hommes sous terre. Le contremaître n'en avait que faire, l'essentiel, cinquante mètres de progression. Le groupe de sapeurs avait été recruté pour son action en 1871 lors de la pose des explosifs pour faire sauter les fortifications. Il suivait leur guide, les visages marqués par l'inquiétude. L'équipe qui les avait précédés n'était pas encore remontée à la surface pour passer le relais. À la lumière des lampes électriques, ils avançaient dans le tunnel, silencieux. Une cinquantaine de pas plus loin, ils allaient entrer dans la maille de creusement. Arrivés devant "la gueule", ils n'avaient toujours pas aperçu qui que ce soit. Plus inquiétant, pas un bruit, ni coup de pioche, ni cris d'appel, ni lumière, pas plus le couinement des chariots. D'ailleurs l'un d'entre eux attendait, vide, qu'on le remplisse de gravats.

Ils marquèrent un temps d'arrêt, se consultèrent du regard, allumèrent leur lampe au carbure pour prendre le relais de l'éclairage électrique. Une forte clarté inonda le boyau. Quelle ne fut pas leur surprise de découvrir, au loin, une gigantesque excavation. Lebel se tourna vers ses gars, tout en continuant à avancer.

- Les salauds, ils en ont foutu un sacré coup !
- Ça m'étonnerait, répondit Bon Gars, ainsi surnommé pour être toujours de bonne humeur et toujours prêt à donner un coup de main.
- Pour quelle raison, interrogea Lebel.
- Les griffures n'ont pas été faites à la pioche, en tous les cas pas de ces riveraines qu'on nous a fournies.

À la lumière des lampes électriques, ils avançaient dans le tunel, silencieux...

Lebel accéléra le pas et une fois face au creusement, il examina attentivement les marques laissées par les outils. Il se gratta le dessus du crâne en passant la main sous sa barrette, un casque en cuir bouilli. Il fut bien obligé de se rallier à l'avis de son ouvrier mineur.

- Là ! s'écria le petit nouveau. Tous se regroupèrent derrière lui. C'est du sang, beaucoup trop de sang, dit-il dans un grognement.
- Toi, toi et le boiseur vous remontez à la surface prévenir le contremaître, vous autres avec moi, on continue à chercher. Haut les riveraines, on sait jamais. Pas un bruit, marchez bas.

Lebel avait pris un ton martial, comme en 71, contre les Versaillais. Il ne s'en vantait pas, il ne faisait pas bon rappeler

les mauvais souvenirs de la Commune encore moins le massacre des fédérés. Surtout qu'une partie de son équipe s'était retrouvée à soutenir le gouvernement Thiers. Quelques-uns bien obligés, mais lesquels ?

Un grognement sourd rappela Lebel à ses problèmes du moment.

- Qu'est-ce que ça peut bien être ? demanda le petit nouveau.
- Chut ! lui intima Bon Gars.
- On avance en silence, chuchota Lebel. Eteignez vos lampes, on se déplace à l'amadou.

La faible clarté peinait à inonder l'alcôve haute de plusieurs mètres. L'aspect tubulaire presque parfait laissait Lebel pantois. « Si seulement... » commença-t-il à penser. Mais son attention fut attirée par de légers claquements, comme des pas étouffés.

- Qu'est-ce que vous foutez là nom d'une pipe, dit Lebel.
- C'est Gavroche, s'exclama Bon Gars.
- T'en as d'autres des conneries de ce genre !
- On l'appelle tous comme ça parce qu'il traîne dans les bas quartiers du faubourg Montmartre.
- Arrive ici toi ! Mais y en a d'autres, s'étonna Lebel en découvrant de petits yeux qui brillaient dans la pénombre.
- Faut les sortir de là, s'inquiéta le Ch'ti.

Il fut désigné par Lebel pour accompagner les enfants vers la surface. Mais avant, Lebel tenta d'obtenir des explications. Pas un ne moufta.

J'attends le n°75



Illustration : Adobe Firefly • Prompt : Ivan Leprêtre

Station 56

Station 57

Olivier Issaurat

Qui creuse trouve

J'attends le n°75

98

– Tu n'en tireras rien, même les cognes préfèrent les remettre à la rue plutôt que de les interroger. Pire que des scélérats.

Finalement le Ch'ti fila avec sa ribambelle de mômes, bien trop content d'être dispensé de piocher. Lebel fit signe au reste de la troupe de le suivre en silence. Le grondement semblait s'être éloigné. Un embranchement bifurquait sur la droite. Que faire, suivre la galerie en ligne droite ? Se couper en deux équipes ? Bon Gars se concentra pour écouter le moindre bruit. On le disait capable de percevoir le couinement d'un rat à cent mètres.

– À droite ! murmura-t-il.

Le groupe de mineurs marcha encore un petit moment. Le tremblement de l'amadou projetait des ombres qui s'animaient sur les parois offrant un spectacle inattendu pour les yeux. Le brusque déplacement d'air alerta les hommes un peu tard. Le grondement sourd s'amplifia. Lebel ferma les yeux, Bon Gars eut le souffle coupé, les trois autres n'eurent que le temps de pivoter pour tenter de fuir.

Le contremaître était assis derrière son bureau. Il n'aimait pas être dérangé, encore moins pour supporter la présence d'une bande de vauriens qui avait envahi les lieux. Il avait déjà du mal à partager son appartement avec les siens, préférant les renvoyer vers leur mère.

– Qu'est-ce que vous me racontez-là ? Comment se peut-il que des intrus

aient pu se faufiler à notre insu dans la galerie. J'avais dit de faire surveiller l'entrée par deux gardes !

Les deux gardes restèrent silencieux attendant qu'on les interroge personnellement. À leur tour de parler, ils expliquèrent qu'ils avaient fait leur travail et pas âme qui vive n'était passée. Le contremaître n'insista pas car il avait lui-même testé la surveillance en tentant de se glisser de l'autre côté de la palissade. Il s'était retrouvé plaqué au sol, dans la boue. Une fois le contremaître calmé, l'un des gardes expliqua qu'on devait écouter ce que le chef de la bande avait à dire.

– Je suis pas le chef ! gueula Gavroche.

– Raconte, au lieu de faire l'intéressant, dit le garde calmement.

– Je serais vous, j'y ferais attention sous la terre. Vous creusez et faites trop de bruit.

– De quoi y s'mêle ce morveux, est-ce que je m'occupe de savoir si tes pantalons sont trop longs. Foutez-moi tout ce petit monde dehors.

– Vous savez, patron, y disent de drôles d'histoires.

Le contremaître allait pousser une gueulante, mais il n'en eut pas le temps, la porte du bureau s'ouvrit à la volée.

– On a un souci, osa un palefrenier.

– Mais c'est pas un moulin ici, quoi encore ?

– Bon Gars est dans un sale état et les autres ne sont pas mieux.

– Je vous avais prévenus, vous faites trop de raffut.

Le contremaître jeta un mauvais regard du côté de Gavroche et suivit le palefrenier. Il ne fallut pas bien longtemps pour

arriver à l'entrée principale du tunnel. Bon Gars avait le torse barré d'une série de griffures, un homme avait perdu un bras, un autre une jambe et un dernier agonisait sur une civière. L'infirmière de l'entreprise, courait en tous sens ne sachant où donner de la tête. Le contremaître questionna pour savoir ce qui était arrivé et où se trouvait Lebel. Bon Gars expliqua tant bien que mal ce qu'il avait cru voir, c'est-à-dire pas grand-chose. Le contremaître s'inquiéta de l'absence de l'équipe précédente.

– Je vous dis que c'est à cause du bruit.

– T'es encore là, toi ! Qui va me débarasser de cet enquiquineur ?

L'un des gardes tira Gavroche par la main tout en lui expliquant que ce n'était pas le moment de faire le malin. Une fois les mômes dehors, ils filèrent par la rue des Cendres rejoindre leur quartier général.

– Justement expliqua Bon Gars, on s'inquiétait de pourquoi les gars n'étaient pas encore remontés. On pensait qu'ils faisaient du zèle puisqu'on est payé au mètre creusé. On n'a pas eu le temps de les trouver, une espèce de chose informe nous est tombée dessus. Comme il faisait sombre, à cause de l'amadou, on n'a pas bien distingué ce que c'était.

– C'était dans la galerie principale ?

– Bah, oui et non. On a débouché dans un creusement qu'aurait dû être fait par le tunnelier. Pas une galerie d'approche de la taille d'un bonhomme.

Le contremaître dépêcha un groupe d'hommes armés pour aller vérifier tout ça avec lui. Il ne leur fallut guère plus de temps que la cuisson d'une bonne soupe pour arriver dans le tunnel principal. Seulement ils ne purent pas progresser longtemps car il n'y avait plus de galerie là où la situait Bon Gars.

Mais qu'est-ce que c'est que ce mic-mac ?

– Mais qu'est-ce que c'est que ce mic-mac ? Et où sont les mineurs si y a plus de trou ? Il se tourna vers les hommes en armes qui hochèrent la tête de manière unanime pour dire en gros « Bah on en sait foutre rien. »

– Moi, je dis qu'il faudrait écouter ce que les garnements ont à vous dire.

– Encore vous ! Et qu'est-ce que ça nous apporterait, hein, je vous le demande, un nouveau règlement pour le jeu de la Clotte.

– C'est quoi le jeu de la...

Voyant la tête du contremaître, le garde abandonna son idée première pour revenir au sujet du moment.

– ... le Léviathan.

– Pardon ?

– Le Léviathan, c'est comme ça qu'ils disent.

Le 27 juin 2032, le chef de projet arrive au bureau des archives.

– Vous croyez que j'ai que ça à foutre de venir pour étudier des idioties qui datent de Louis XVI !

– Plus exactement de la troisième république sous Waldeck-Rousseau, c'est...

– C'est du pareil au même. Alors ces archives.

– Il est fait référence à un pacte passé avec « le Léviathan et le monde chtonien » ...

– Manquait plus que les âneries de la bible ! Et donc ?

– Un groupe d'enfants dont une sorte de chef appelé Gavroche, aurait négocié avec le Léviathan un partage des profondeurs. Ce monstre mythologique aurait accepté de donner un coup de main pour le creusement du métro parisien, en 1898. En échange, on lui aurait octroyé les abysses à partir de deux cents mètres en profondeur.

– On marche sur la tête !

– Ce sont des archives secret défense qui remontent à cette époque. Elles viennent d'être déclassifiées pour qu'on puisse creuser à plus de deux cents mètres l'Express Inter Zones pour la productivité des nouvelles éco technologies.

– C'est un tissu d'imbécillités, qu'on entame les activités de terrassement !

– Et si on réveille le monstre ?

– Allez plutôt réveiller les équipes de notre nouveau tunnelier, Cassandre le bien nommé. D'ailleurs qui lui a donné ce nom ?

– Un môme qui zonait sur le chantier.

Station 58

Station 59

Olivier Issaurat

Ligne de fuite

Le 20 août,

Gare du Nord, il fait beaucoup trop chaud. 16h30. Je crois que c'était l'heure à un moment donné. Quand ? Je ne sais plus. A l'arrivée, il me semble. Depuis je suis là, planté en plein milieu du hall, premier sous-sol. Après les machines à contrôler. Je voudrais savoir le chemin, alors j'essaie de saisir le mouvement des pas. Est-ce que ceux-ci désignent un passage ? Mais vers où ? D'autres pas, d'autres corps, trop de va-et-vient !

Ligne 5, place d'Italie, mais pas en Italie...

Je fixe mon regard sur un point au loin. Ligne 5, place d'Italie, mais pas en Italie. L'escalier mécanique déverse un flot continu de chaussures qui martèlent le sol noir. Des attaché-cases aussi. Ces petites valises, que contiennent-elles ? Un maillot de bain pour se rendre à la plage, une serviette éponge et un gant de toilette ? De petits moules pour faire des pâtés de sable ? L'Italie, ce doit être pour le sable. Trois individus définissent soudain un itinéraire. Je dois me décider vite ! Trop tard, une foule se croise et

se décroise, brouillant ainsi les pistes. Ligne 5, il doit y avoir une raison. Quel convoi pour quelle destination ? Toujours important de savoir la destination des convois. STCPR. Tu nous forces à l'oubli. Toi aussi tu convoyas, en un temps pas si lointain, une foule. Faire un pas en avant. Qui a dit qu'il fallait faire un pas en avant ? Alors je reste là, planté dans ce décor mouvant, de sable mouvant. La destination, voici la clef du problème. RAPT, ligne 5, j'ai vérifié, Drancy ne fait pas partie de ce qui est perdu dans la nuit et le brouillard. Je suis rassuré, je vais peut-être faire un pas en avant, me faufiler, inconnu parmi les inconnus, frappeur de talon qui rythme le temps, qui rythme mon cœur, mon cœur indécis. Ami.e prend soin de nous autres, ami.e n'oublie pas. Ne m'oublie pas dans un de ces convois.

Station 60

J'attends le n°75



Photo • Stéphane Issaurat

Station 61

J'attends le n°75

Laboratoire de Recherches Créatives



Spécial métro • 1^{er} semestre 2026